



HAL
open science

Les leçons d'Urbs et de Ferdinando Castagnoli

Cyril Courrier, Jean-Pierre Guilhembet, Nicolas Laubry, Domenico Palombi

► **To cite this version:**

Cyril Courrier, Jean-Pierre Guilhembet, Nicolas Laubry, Domenico Palombi. Les leçons d'Urbs et de Ferdinando Castagnoli. C. Courrier, J.-P. Guilhembet, N. Laubry, D. Palombi. Rome, archéologie et histoire urbaine: trente ans après l'Urbs (1987), Publications de l'École française de Rome, pp.1-7, 2022, Collection de l'École française de Rome, 598, 978-2-7283-1539-0. 10.4000/books.efr.29947 . halshs-03740716

HAL Id: halshs-03740716

<https://shs.hal.science/halshs-03740716>

Submitted on 30 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CYRIL COURRIER, JEAN-PIERRE GUILHEMBET, NICOLAS LAUBRY
ET DOMENICO PALOMBI

LES LEÇONS D'URBS ET DE FERDINANDO CASTAGNOLI

D'une certaine manière, ce livre est le dénouement d'une rencontre manquée. Non pas celle, tenue à Rome les 26-28 novembre 2018 au Parco Archeologico del Colosseo, à la Sapienza Università di Roma et à l'École française et qui, à en croire les participants et le public de ces trois journées, rencontra un certain succès¹. La rencontre dont il s'agit est celle d'un homme et d'un événement, dont le présent ouvrage voudrait, pour chacun, évoquer la mémoire autant qu'analyser la postérité : Ferdinando Castagnoli, disparu le 28 juillet 1988 d'une part et, de l'autre, le colloque *L'Urbs, espace urbain et histoire (I^{er} siècle av. J.-C.-III^e siècle ap. J.-C.)*, qui, les 8-12 mai 1985, avait réuni à Rome 37 contributeurs dont les textes furent publiés en 1987 dans la *Collection de l'École française de Rome*.

Dès 1983, après sa nomination comme directeur, C. Pietri avait souhaité renforcer la présence de l'EFR sur le terrain de l'arché-

logie de la ville de Rome alors en plein essor². En 1985, alors que s'ouvrait le chantier de la Vigna Barberini pour lequel la Soprintendenza Archeologica di Roma, dirigée par Adriano La Regina, avait fait appel à la collaboration de l'École, le colloque *Urbs*³ en était, pour ainsi dire, la concrétisation académique la plus éclatante. Mais au-delà des orientations et des positionnements institutionnels, celui-ci venait s'inscrire dans un mouvement beaucoup plus ample qui animait alors l'étude de l'espace urbain antique. Dans la brève préface qu'il donna aux actes de la rencontre et qui synthétisait les textes programmatiques rédigés par P. Gros et C. Nicolet, C. Pietri mettait d'emblée en avant le «renouveau de la topographie historique⁴», promu au rang de constats fondateurs de l'entreprise du colloque. Tout naturellement, F. Castagnoli fut convié à y participer; il fut cependant contraint de décliner l'invitation⁵.

¹ Nous tenons ici à remercier les institutions qui ont soutenu la rencontre : outre l'École française de Rome, le Parco Archeologico del Colosseo, Sapienza Università di Roma, le laboratoire Anthropologie et histoire des mondes antiques (AnHiMA, UMR 8210) et le Centre Camille Jullian (CCJ, UMR 7299). Nous remercions aussi Pierre Gros de la « postface » qu'il a bien voulu donner à cet ouvrage. On y trouvera une mise en perspective de l'apport de chaque contribution. Notre propos dans cette introduction est plutôt d'explicitier notre projet et de le replacer dans le cadre des recherches conduites au cours des trente années qui ont suivi la parution de l'ouvrage de 1987.

² Les fouilles du Pincio commencèrent dès 1981, mais dans les jardins de la Villa Médicis; de ce fait, elles n'avaient pas la même visibilité « symbolique » que celles du Palatin. Voir aussi *infra* et M. Royo dans ce volume.

³ Par convention, nous adopterons cette graphie pour

nous référer au colloque ou à l'ouvrage qui en est tiré, réservant « *Vrbs* » à la désignation latine de la Ville.

⁴ Pietri 1987, p. V.

⁵ Comme il ressort de la correspondance conservée dans les archives de l'EFR (PUB 19). Dans une lettre datée du 2 février 1985, F. Castagnoli écrivait : « Caro Professor Pietri, mi vedo costretto, con vivo rincrescimento, a rinunciare al colloquio sulla "*Urbs*", che tra le iniziative, tutte di alto significato culturale promosse dall'École française, rivestiva per me un particolare interesse. Sarò infatti nel periodo previsto all'estero; ho ottenuto dall'Università un congedo per compiere una ricerca che mi terrà a lungo fuori da Roma. La prego di scusarmi. Spero vivamente che si offra in futuro qualche altra occasione in cui possa collaborare con l'École française. Le invio i miei più cordiali saluti. » D'après le témoignage d'anciens étudiants, collègues et collaborateurs que nous avons sollicités, il semble que F. Castagnoli était bien en congé de l'univer-

DE LA TOPOGRAPHIE HISTORIQUE
À L'HISTOIRE DES ESPACES URBAINS

De ce renouveau, F. Castagnoli fut en effet l'un des acteurs majeurs. Il s'était engagé dans la programmation et la gestion de grands projets, comme la révision et la mise à jour de la *Forma Urbis* de R. Lanciani, la réédition, entièrement revue, du dictionnaire de S.B. Platner et T. Ashby, le début des fouilles des forums impériaux ou encore l'édition des archives de G. Boni au Forum romain. Certes, on ne trouve pas trace, dans l'œuvre de F. Castagnoli, des approches pionnières dont le colloque de 1985 marqua l'affirmation. Par sa méthode toutefois, fondée sur une masse de données certaines et vérifiées, ce grand savant n'en avait pas moins contribué, comme aucun autre avant lui, au renouveau de la topographie romaine dont il détenait, depuis 1962, la chaire, au sein de *La Sapienza*⁶. F. Castagnoli, que le contexte culturel, les intérêts scientifiques et l'approche méthodologique rattachaient à «l'école Lanciani», accordait à l'archéologie une autonomie disciplinaire par rapport aux autres approches historiques. Tout en maintenant un dialogue incessant avec ces dernières, il plaidait pour une gestion aussi précise et objective que possible des données de terrain, pour mieux les soumettre à une interprétation sèche et rigoureuse, quasi «laica». Ce n'était pas, de sa part, une défense disciplinaire ou un enfermement académique, mais la conscience de la spécificité des méthodes, des parcours et des objectifs, de la responsabilité du «métier» d'archéologue qui mettait à la disposition de la grande famille des historiens certains des matériaux sur lesquels bâtir ensuite des scénarios interprétatifs. F. Castagnoli fut d'ailleurs un des premiers à proposer de dépasser les barrières disciplinaires, en identifiant des thèmes historico-topologiques synchroniques

et complexes. À l'heure d'une certaine dispersion épistémologique, sous le double effet d'une explosion et d'une parcellisation des publications⁷, cette leçon de méthode revêt une actualité et une acuité particulières qui incitent au dialogue entre les archéologues, qui s'attachent à redonner forme à la Ville, et les «historiens» (au sens le plus large du terme), qui enquêtent de différents points de vue, sans toujours avoir les moyens, ni les opportunités de vérifier les informations primaires.

Cette ouverture se trouvait au cœur du projet et des ambitions de la rencontre de 1985⁸. Elle s'ajoutait au sentiment de vivre un «moment⁹» particulier, mis en avant de manière programmatique par l'argumentaire du colloque qui fut repris dans la préface des actes. Cette «déclaration d'intentions¹⁰» aux allures de profession de foi était nourrie par les approches développées au sein de deux équipes du CNRS et incarnées par leurs deux directeurs : l'Institut de recherches sur l'architecture antique (IRAA) fondé et dirigé par P. Gros d'une part ; le groupe travaillant à l'étude du Fonctionnement des systèmes politiques et sociaux du monde romain et hellénistique (ERA 757), sous la conduite de C. Nicolet, d'autre part. Elle rappelait d'abord l'importance du dialogue noué au cours de ces années, non seulement avec A. La Regina, «storica guida» de la Soprintendenza Archeologica di Roma, mais aussi avec les savants italiens et européens. De ce dialogue dépendait le projet même du colloque : arrimer les potentialités offertes par les progrès de la topographie *intra-muros* («un extraordinaire faisceau de découvertes¹¹») à l'histoire de la Ville, analysée dans toutes ses dimensions (politique, sociale, économique...). Les organisateurs se donnaient ainsi pour objectif de ne plus réduire le paysage de la capitale à une scénographie nominative (pour poser un nom sur tel ou tel vestige). Au contraire, il s'agissait

sité. En revanche, il est assuré qu'il ne s'est pas rendu à l'étranger à ce moment-là, vraisemblablement en raison des problèmes de santé qui l'ont accompagné dans les dernières années de sa vie.

⁶ Voir M. P. Muzzioli, dans ce volume.

⁷ Voir *infra*.

⁸ Voir les propos de C. Pietri rapportés par S. Rinaldi Tufi dans *Il Messaggero* du 7 mai 1985 : «Abbiamo cer-

cato di riunire studiosi di studi letterari ed epigrafici, e studiosi di testimonianze archeologiche. Non è un'idea nuova, certamente; ma è questa la strada che crediamo si debba seguire».

⁹ Sur cette notion qu'il ne faut pas galvauder, voir Müller 2019, p. 499, n. 2.

¹⁰ Pietri 1987, p. V.

¹¹ Pietri 1987, p. VI. Voir *infra*.

de lier topographie et histoire dans une perspective d'histoire urbaine qui tendait, précisément dans les mêmes années, à se constituer en « histoire problème¹² ». Il s'agissait de faire dialoguer l'histoire avec ses « sciences auxiliaires », à un moment où la démarche n'était pas toujours une évidence. En rendant d'une part au monument sa double profondeur, spatiale et chronologique, c'est-à-dire en l'insérant non seulement dans son environnement urbain, proche ou lointain, mais aussi dans une « stratigraphie » analysée sur la longue durée, Rome devait entrer « de plain-pied dans le cadre des études sur l'urbanisme, de l'Antiquité à nos jours et sur la "sémantique des formes urbaines"¹³ ». En montrant d'autre part ce qu'une réflexion sur le cadre monumental élargie aux éléments d'une sociologie économique et politique de l'espace urbain pouvait apporter, le colloque ouvrait la voie aux discussions sur la « spécificité des relations sociales dans l'*Vrbs*¹⁴ » qui, par la suite, renouvelèrent les débats sur l'originalité quantitative et qualitative de la mégapole.

Bien sûr, les organisateurs du colloque de 1985 et leurs équipes ne partaient pas d'une feuille blanche, car ils étaient alors immergés dans un bouillonnement intellectuel propice à l'éclosion d'idées nouvelles¹⁵. Au cours des deux décennies précédentes, ils avaient assisté, et parfois participé, à l'énorme effort de remise en place des édifices et ensembles monumentaux de Rome, après les bouleversements intervenus dans la topographie historique au cours des années 1960. Toutefois, il leur apparaissait que, même si beaucoup restait à faire dans ce domaine traditionnel, plutôt que de recomposer un « *Lugli aggiornato* », le temps était venu d'engager une réflexion sur l'espace urbain lui-même. En effet, s'ouvrait alors une

nouvelle phase d'études sur Rome dont les pierres angulaires étaient, d'une part, la publication, par la Soprintendenza Archeologica di Roma, des actes d'un colloque qui s'était tenu en mai 1983 au Capitole (*Roma. Archeologia nel centro*, I, *L'area archeologica centrale*, II, *La « città murata »*, Rome, 1985). Organisée en collaboration avec le Comune di Roma, cette réunion avait constitué le premier bilan archéologique sur Rome *intra-muros* (inventaire des découvertes et des projets, innovations méthodologiques, restaurations...) après le vote de la loi spéciale pour la protection du patrimoine archéologique (1981). Une autre entreprise fondamentale, franco-italienne déjà, avait, d'autre part, été la mise en œuvre à partir de 1985, par la Soprintendenza Archeologica di Roma et ce qui s'appelait alors la Caisse nationale des monuments historiques et des sites, d'un cycle d'expositions à Rome, Paris, Lille, Strasbourg, Marseille, Nîmes, Lyon, Luxembourg, Reims et Montpellier (*Forma. La città antica e il suo avvenire/Archéologie et projet urbain*) qui documentait et interrogeait les difficiles relations entre ville ancienne et contemporaine, de l'époque napoléonienne à nos jours. Ces deux initiatives avaient fait émerger une vision quasi patrimoniale des rapports entre archéologie et ville, vision qui incitait à une recomposition des espaces urbains sur le long terme. Ce faisant, elles participèrent d'une approche globale de l'archéologie urbaine, sans lien direct ou apparent avec le colloque sur l'*Vrbs*, mais dont héritèrent et se saisirent les participants à ce dernier¹⁶. D'une certaine manière, c'est la dimension sociopolitique du patrimoine historico-monumental urbain qui a contribué à affiner les méthodes, les approches et les objectifs pour l'étude et la compréhension de la ville antique.

¹² Voir le bilan historiographique donné en 1996 par B. Lepetit (Lepetit 1996).

¹³ Pietri 1987, p. VI.

¹⁴ Pietri 1987, p. VI.

¹⁵ Voir la préface de M. Royo à la nouvelle édition de 2015 (Royo 2015) ainsi que sa contribution dans ce volume. Rappelons que, au cours de cette même décennie, le champ de l'histoire urbaine se structure et s'institutionnalise en Europe, grâce à des revues, des laboratoires et des sociétés savantes : voir l'éditorial d'*Histoire urbaine*, 59, 2020, p. 7-12.

¹⁶ Si l'exposition susmentionnée paraît commencer en mai 1985, la Caisse nationale des monuments historiques et des sites, l'EPHE, l'Université de Paris 1 et l'ENS de Saint-Cloud organisèrent, dès octobre 1984, une série de séminaires et de conférences consacrées à l'*Vrbs* où l'on retrouve plusieurs des contributeurs au colloque de l'EFR (J. Andreau, F. Coarelli, A. La Regina, D. Manacorda, C. Pavolini, M. Torelli).

Avec le recul, on peut sans doute affirmer que le pari proposé aux contributeurs du colloque de 1985 a été largement tenu. La prégnance de ce « moment » ressort ainsi des comptes rendus qui suivirent la publication¹⁷. *L'Urbs* stimula en France une discipline jusqu'alors demeurée en marge des grands courants historiographiques nationaux, en décloisonnant l'intérêt pour un type d'approche, perçu tantôt comme un passe-temps, tantôt comme une authentique voie scientifique, mais pour l'essentiel l'apanage de quelques cercles romains auxquels l'accès à une information régulièrement mise à jour par la proximité des chantiers conférait une forme de monopole. Pour C. Nicolet et son école, le colloque peut légitimement apparaître comme des prolégomènes aux recherches qu'il impulsa au cours de sa propre direction de l'EFR, dans le cadre de deux programmes promis à un bel avenir (*La mémoire perdue* et *Mégapoles méditerranéennes*¹⁸). Pour l'IRAA, l'implication et la réception doivent se lire dans le sillage d'une réunion précédente, *Architecture et société* : la nouvelle rencontre, en les appliquant à la seule Ville, permit de revenir sur des problématiques qui avaient été seulement ébauchées en 1980, et, surtout dispersées, en raison d'un cadre très ouvert, de l'archaïsme grec à la fin de la République. Plus largement, l'ouvrage renouela nos connaissances sur la Rome républicaine et impériale et, surtout, ouvrit des pistes que nous continuons encore aujourd'hui d'explorer. Sa réimpression en 2015 dans la collection des *Classiques de l'École française de Rome* est l'une des preuves de sa longévité. Dresser un bilan précis des acquis et des impasses pour mieux mesurer le chemin parcouru et, surtout, celui encore à faire, justifiait en soi l'organisation d'une manifestation centrée sur le colloque et son héritage. Inversement,

faire l'inventaire n'est pas dupliquer, même trente ans après : adopter la même démarche s'est vite révélé chimérique, voire impensable.

NOUVEAUX PROBLÈMES, NOUVELLES APPROCHES,
NOUVEAUX OBJETS : TOPOGRAPHIE, HISTOIRE URBAINE,
SCIENCES SOCIALES

Il faut en effet constater que, depuis trente ans, le foisonnement kaléidoscopique des conjectures et des propositions nouvelles, hardies ou ponctuelles (le *Tabularium*, la *basilica Aemilia*, la *porticus Aemilia*, le temple du divin Trajan, la muraille servienne..., pour n'en citer que quelques-unes¹⁹) et, au-delà de la seule topographie, la multiplication des questionnements et des approches en histoire urbaine, a contribué à une extrême parcellisation de la documentation, des connaissances et surtout des publications, qui n'aide pas à l'interprétation globale²⁰. Or, dans les années 1980, la surabondance et la dispersion étaient nettement moindres, si bien que les contributeurs au colloque de 1985 n'eurent pas à s'engager directement sur le terrain de l'épistémologie et de la méthodologie : sur la base des nouveautés archéologiques, ils confrontaient des éclairages orientés par des méthodes, éprouvées ou plus novatrices, en partant généralement de questions ou de dossiers circonscrits. Certes, quelques auteurs avaient alors considéré la ville dans son ensemble, qu'il s'agisse de réflexions sur les outils de sa gestion, de l'écrit dans la ville, de l'expansion urbaine et ses limites ou des rapports entre topographie et économie. On y lit aussi des synthèses organisées par époque (Auguste, Sévère Alexandre), par quartier (Palatin, *Emporium*, Oppius septentrional) ou par type de monument (théâtres). Mais on y retrouve surtout des rapports monographiques d'investigations historiques, pour l'essentiel en

¹⁷ J. Le Gall, *Latomus*, 48, 1989, p. 697-699; R. Mar, *AEA*, 62, 1989, p. 340-341; H. Saradi-Mendelovici, *Gymnasium*, 97, 1990, p. 83-84; Y. Thébert, *Annales ESC*, 45, 1990, p. 906-908; R. Hanoune, *RA*, 1991, p. 411-412.

¹⁸ Sur le « tournant spatial » de C. Nicolet, voir Courrier – Guilhembet 2019 et la contribution des mêmes dans le présent volume.

¹⁹ Une tendance à la « révisionniste » ou au « déconstructionnisme », conséquence historiographique involontaire de la « révolution coarellienne », sur laquelle reviennent D. Palombi, A. D'Alessio, A. De Cristofaro et F. de Caprariis dans ce volume. Sur ce phénomène, voir aussi Guilhembet 2010, p. 185-188.

²⁰ Guilhembet 2010, p. 188.

histoire politique et religieuse²¹, des enquêtes toponymiques ponctuelles (*compitum uici Aesculeti, ad Ciconias, Lacus Orphei*) ou des analyses architecturales ou archéologiques (dans certains cas, le résultat de fouilles stratigraphiques d'une grande complexité et d'une grande finesse) regroupées site par site à la fin du volume (*Crypta Balbi, piazza Celimontana, horologium Augusti, jardins de Lucullus ou encore domus Tiberiana*). Bien qu'elle mette en œuvre des regroupements perceptibles, l'organisation des chapitres, qui oscillent entre histoire, sémantique de l'espace urbain, topographie et archéologie, conforte cette idée d'une approche polyphonique qui voulait illustrer autant que tester, selon trois axes principaux, les nouveaux chemins empruntés : d'une part, la répartition spatiale des fonctions, religieuses, civiques, sociales; d'autre part, la sémantique monumentale dans le cadre des intentions politiques et idéologiques des dynasties successives; enfin, l'évolution du tissu urbain, envisagé dans la durée, en cherchant, dans la mesure du possible, les raisons de ses transformations. La différence avec le projet du présent ouvrage est ici aussi nécessaire que sensible.

La rencontre de disciplines promue entre autres par F. Castagnoli, renouvelée en 1985, n'a plus besoin (ou ne devrait plus avoir besoin) de l'être. D. Palombi a ainsi été le premier des disciples de F. Castagnoli à mobiliser la notion de « *storia urbana* » dans le sous-titre du livre tiré de sa thèse de doctorat de 1997. En outre, le statut des « sciences auxiliaires » a radicalement changé; mieux : l'archéologie ne peut plus être considérée comme telle. Enfin, le dialogue s'est élargi à d'autres sciences sociales. Ainsi, les méthodes issues de la sociologie des villes et de l'anthropologie spatiale ont bouleversé nos connaissances sur l'*Vrbs*, dont le gigan-

tisme, source d'« inversion des signes²² » induisit un mode particulier d'appréhender l'espace urbain, un « être-en-ville » spécifique, selon la belle expression de l'anthropologue M. Agier²³. Les études sur le corps, les émotions, les sens, les effets de la décolonisation ne cessent d'approfondir nos connaissances sur les multiples facettes de l'expérience urbaine induite par la vie dans une mégapole pré-industrielle²⁴. Un autre des acquis les plus solides provient de la géographie et concerne non seulement le renforcement des enquêtes sur la très longue durée, mais aussi l'intégration à l'analyse de la périphérie de la Ville et de son rapport au monde²⁵. En a résulté un désenclavement de l'*Vrbs*, des collines²⁶ aux confins du « *suburbium* », qui a débouché sur de nouvelles problématiques liées aux limites de l'espace urbain et aux critères de différenciation spatiale mis en œuvre par les autorités romaines (*pomerium*, quatorze régions augustéennes, barrières d'octroi, muraille aurélienne), à l'insertion paysagère et à l'impact des villas, aux relations sociales et aux mouvements de main-d'œuvre depuis et vers ces marges urbaines²⁷.

Ces nouveaux questionnements ont été soutenus par la mise au point d'outils innovants, dont le *LTUR*, élaboré dans un cadre international et pluridisciplinaire et publié entre 1993 et 2000, constitue sans le moindre doute l'apport le plus spectaculaire des trente dernières années, malgré le support « papier » adopté. C'est désormais le dialogue noué avec ce que l'on appelle communément les « nouvelles technologies » qui offre les plus saisissantes perspectives, même si la relation entre l'instrument et la fin, entre la réalité archéologique et sa représentation, n'est pas toujours évidente : cartographie archéologique fondée sur des SIG (*SITAR* et *Atlante di Roma Antica*²⁸), cartographie numérique et interactive (*Stanford's Forma Urbis Romae Project*²⁹),

²¹ La délimitation de l'espace dévolu aux activités politiques et religieuses à travers l'analyse de pratiques ou de lieux spécifiques forme une composante essentielle du volume, puisqu'au moins 12 des 36 contributions entrent dans cette catégorie.

²² Nicolet 2000.

²³ Agier 2010.

²⁴ Voir A. Vincent dans ce volume.

²⁵ Voir C. Courrier et J.-P. Guilhembet dans ce volume.

²⁶ Voir C. Chillet, dans ce volume.

²⁷ Sur le désenclavement de la Ville *intra-muros*, particulièrement sensible depuis 2000, on renverra au bilan historiographique dressé par J.-P. Guilhembet (Guilhembet 2010, p. 192-198).

²⁸ Voir A. De Cristofaro dans ce volume.

²⁹ <https://formaurbis.stanford.edu/index.html> (dernière mise à jour en date du 6 août 2010).

réalité augmentée (maquette virtuelle conçue à l'université de Caen, sous la direction de P. Fleury et S. Madeleine³⁰), bases de données (projet de *Dictionnaire des toponymes de Rome* piloté par J.-P. Guilhembet) permettent de faire varier le regard à toutes les échelles. Dans la dialectique qui se forme entre maintien des traditions érudites, particulièrement visible à la convocation désormais systématique des documents issus des fouilles anciennes et, encore au-delà, à la « Memoria dell'Antico³¹ », et les potentialités offertes par l'informatique, la topographie n'est plus seulement la science qui permet d'identifier les lieux, mais l'interface qui permet d'éprouver les hypothèses.

En somme, nouveaux problèmes, nouvelles approches, nouveaux objets³² requéraient une stratégie adaptée à cette fragmentation et, à cette fin, appuyée sur une vigoureuse discussion épistémologique et méthodologique qui devait aussi offrir un miroir du renouvellement des « générations³³ » et des traditions historiographiques nationales.

D'UNE GÉNÉRATION À L'AUTRE

En effet, le colloque de 1985 ne fut pas seulement marquant par son contenu. Il le fut aussi par la personnalité de ses participant.e.s. Certes, les un.e.s et les autres n'étaient pas intervenu.e.s au même stade de leur carrière. Au risque d'un schématisme certain, on peut sans doute y distinguer la génération des historien.ne.s et topographes né.e.s dans les années 1930 et 1940³⁴, dont la réputation scientifique et la position académique étaient, déjà en 1985, solidement établies, de celle de leurs « enfants³⁵ », né.e.s dans les années 1950, alors fraîchement entré.e.s dans la carrière, jeunes docteur.e.s ou encore doctorant.e.s, bien souvent membres de l'École. Pourtant, toutes et tous ont ceci

de commun d'avoir eu, à ce moment-là ou ensuite, une œuvre et une carrière particulièrement remarquables, qui expliquent aussi, au-delà même du contenu du colloque, l'impact de l'ouvrage. N'était-ce pas là une excellente raison de confier, à trente ans d'écart, le bilan des travaux à leurs propres « enfants » et « petits-enfants » (plutôt qu'à leurs seul.e.s élèves) qu'ils avaient eu, directement ou par le truchement de leurs productions, le mérite d'orienter vers les renouvellements dont cet ouvrage voudrait marquer les aboutissements ? Non sans un certain mimétisme, décision fut donc prise de laisser les interventions à la génération « *LTUR* » et, surtout, à celle immédiatement postérieure. Le souci de « polyphonie en forme de dialogue³⁶ » est toutefois resté bien présent : plusieurs participant.e.s au colloque de 1985 purent discuter ces interventions lors des échanges et de la table ronde conclusive de la rencontre de 2018³⁷.

En guise de préambule, dans le prolongement direct des pages qui précèdent et qui rappellent que, comme le lecteur l'a compris, il a entre les mains un livre-Janus, est proposé un diptyque des deux protagonistes de la rencontre – omniprésents, comme on le vérifiera quasi à chaque page. M. Royo retrace le cheminement de la recherche depuis la rencontre de 1985 et M.P. Muzzioli nous emmène, en hommage à F. Castagnoli, dans son atelier de topographe. Puis trois parties abordent, respectivement en sept ou huit chapitres chacune, les renouvellements de la lecture des sources, sur toute leur palette, puis le bilan des recherches en fonction des lieux et des contextes de la Ville, en incluant, ce qui ne s'était guère produit lors du colloque publié en 1987, la protohistoire, l'Antiquité tardive et la Rome chrétienne, et enfin les nouvelles approches développées dans les différents champs de l'histoire urbaine. Il nous

³⁰ Voir la contribution de P. Fleury et S. Madeleine, dans ce volume et <https://rome.unicaen.fr>.

³¹ P. Liverani, dans ce volume, ainsi que A. Ten.

³² Pour reprendre la trilogie canonique de *Faire de l'histoire*. Voir Le Goff – Nora 1974.

³³ Sur cette notion discutée des sciences sociales que M. Bloch définissait comme des « communautés d'empreinte, venant d'une communauté d'âge », voir Sirinelli 2019 (p. 6, pour la citation de M. Bloch).

³⁴ Soit l'immense majorité des intervenant.e.s.

³⁵ Pour reprendre une formule de P. Montlahuc dans un hommage collectif récemment rendu à C. Nicolet dix ans après son décès (voir Montlahuc 2019, paru en 2020).

³⁶ Sirinelli 2019, p. 8, n. 12.

³⁷ Les présidences de séances furent assurées par A. La Regina, P. Sommella, F. Zevi, E. La Rocca, C. Virlovet, C. Pavolini, F. Coarelli et C. Panella.

a semblé efficient de présenter plus en détail chacune des analyses proposées en ouverture des parties thématiques³⁸.

En d'autres temps et selon d'autres artifices stylistiques, une prosopopée de F. Castagnoli aurait sans doute pu clôturer ce volume, proposant, grâce à son infinie connaissance du territoire de la Ville et sa rigueur prudente d'un positivisme historique sans faille, un bilan

critique de ces riches décennies de recherche sur la Ville au tournant des XX^e et XXI^e siècles. Les repentirs salutaires, les trompe-l'œil éphémères, les acquis décisifs, les nouveaux instruments indispensables, les innovations remarquables, les objectifs stimulants et les pistes prometteuses y auraient été mis au jour en quelques denses pages, synthétiques au plus haut degré, comme il en avait le secret.

BIBLIOGRAPHIE

Agier 2010 = M. Agier, *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*, Louvain, 2010.

Courrier – Guilhembet 2019 = C. Courrier, J.-P. Guilhembet, *Le métier de citoyen dans la Ville : vie civique et topographie urbaine*, dans *CCG*, 30, 2019, p. 247-272.

Guilhembet 2010 = J.-P. Guilhembet, *De la topographie urbaine à la métropole étendue. Tendances récentes de la recherche sur la Rome antique*, dans *Histoire urbaine*, 29, 2010, p. 181-198.

Le Goff – Nora 1974 = J. Le Goff, P. Nora (dir.), *Faire de l'histoire. Nouveaux problèmes, nouvelles approches, nouveaux objets*, 3 vol., Paris, 1974.

Lepetit 1996 = B. Lepetit, *La ville : cadre, objet, sujet. Vingt ans de recherches françaises en histoire urbaine*, dans *Enquête*, 4, 1996, p. 11-34.

LTUR = E.M. Steinby (dir.), *Lexicon topographicum Urbis Romae*, 6 vol., Rome, 1993-2000.

L'Urbs 1987 = *L'Urbs, espace urbain et histoire (I^{er} siècle av. J.-C.-III^e ap. J.-C.)*, Rome, 1987 (2^e éd. 2015).

Montlahuc 2019 = P. Montlahuc (dir.), *La machinerie de la cité. Retours sur Le métier de citoyen de Claude Nicolet*, dans *CCG*, 30, 2019, p. 137-290.

Müller 2019 = C. Müller, *Histoire antique*, dans Potin – Sirinelli 2019, p. 499-526.

Nicolet 2002 = C. Nicolet, *De la ville à la « mégapole ». L'inversion des signes : le cas de Rome*, dans C. Nicolet, R. Ilbert, J.-C. Depaule (dir.), *Mégapoles méditerranéennes. Géographie urbaine rétrospective*, Paris, 2000, p. 888-895.

Pietri 1987 = C. Pietri, *Préface*, dans *L'Urbs* 1987, p. V-VII.

Potin – Sirinelli 2019 = Y. Potin, J.-F. Sirinelli (dir.), *Généralisations historiques : XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, 2019.

Royo 2015 = M. Royo, *Préface à la nouvelle édition*, dans *L'Urbs* 1987, 2^e éd. 2015, p. VII-XX.

Sirinelli 2019 = J.-F. Sirinelli, *Introduction générale*, dans Potin – Sirinelli 2019, p. 5-9.

³⁸ Ces quatre textes sont donc signés par les quatre curateurs de l'ouvrage.